

L'enfant de Charybde

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :

« Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs. Happés par les notes virevoltant jusqu'à leurs oreilles selon la houle, ballottés par le refrain des marées, tous se retrouvent bouches bées devant l'immensité de la mer, portés par le substantiel panel de notes d'un piano endiablé ».

Passant de main en main, la manchette d'introduction aurait fait passer la nouvelle pour insolite, amenant tout à chacun à une promenade dominicale au détour d'une curiosité inopinée, plus attiré par la conjonction de la présence de l'instrument et du lieu où il avait élu domicile que par le piano lui-même. Et pourtant, le soir venu, le vent levé, les curiosités téméraires mises à mal par la rugosité du climat, sa palingénésie quotidienne transmuait sa mélodie psalmodique en une véritable histoire impétueuse colportée par les flots.

Les vibrations défiaient le vent, les notes chassées avec ardeur venaient chatouiller les embruns, la fraîcheur des harmoniques respirait l'iode, la sapidité des mesures sombraient dans les bouches des néréides béates et les gammes dépeignaient les couleurs du ciel au gré des voiles brossant l'horizon. Toute la mélodie en diapason avec le ressac des vagues surplombait l'écume des rêves portés par les disparus en mer.

De chaque note jouée exhalait une ode à la vie des marins, à sa précédente quiddité qui se rappelait à lui. Les premières secondes où il se retrouvait seul, les douces consonances retraçaient la genèse de son périple dans les moindres détails. Chaque harmonique l'enivrait de doux souvenirs venus tout droit du temps où il était encore un voilier.

L'incipit sonnait le premier octobre 1632. Une fraîche brise d'automne susurrant à tous les matelots de prendre la mer le cœur léger. Pourtant, sur le port, l'attraction qu'il offrait domptait l'appel du large tant une polyphonie d'âmes en liesse se lovait autour de lui dans un esprit tutélaire. Tous

s'étaient rassemblés avant de mettre cap sur une nouvelle odyssée, afin de remplir leurs yeux de cette magnificence avant l'aventure. Bien que l'infatuation de ses constructeurs eut pu ombrager le labeur nécessaire à son édifice, il jouissait non sans humilité du statut du plus beau cogge jamais construit. Son inauguration avait été avancée d'une semaine pour que ses plus belles œuvres mortes eussent pu se faire chatoyer par d'harmonieux rayons orangés d'un doux soleil automnal.

Le tumulte d'excitation aux abords du navire expirait au fur et à mesure que plus en plus de pas venaient marteler les planches de chêne donnant à son pont la plus inébranlable des robustesses. Quelques bras en l'air à destination de connaissances restées sur les pontons et le clapotis des vagues contre sa coque n'était bientôt plus perceptible tant l'appareillage perturbait le flot naturel des eaux portuaires. Il laissait la Hanse s'effacer decrescendo du paysage et partait sous le joug du capitaine en direction des Amériques, la gorge nouée d'appréhension mêlé de reconnaissance envers le chantier naval qui l'avait fait naître.

Les premières traversées de sa vie furent les plus belles qu'il ne sillonnât jamais. Quelques abordages aux tendances belliqueuses lui eurent bien façonné sa figure de proue mais ni le Cap Horn ni les plus hautes lames essuyées lors de véhémentes tempêtes ne l'eurent inquiété. Plus les traversées d'une part à l'autre de l'Atlantique devenaient coutumières, plus il mesurait à la contexture des flots qu'aucune de toutes ses ritournelles ne serait routinière, le plan de navigation fusse-t-il identique à chaque traversée.

Il voyageait aussi bien sur mer qu'à travers les époques et aurait bien eu l'intention de poursuivre son épopée au delà de quelques centaines d'années. Mais les émois de Poséidon en décidèrent autrement. Le 2 février 1835, le trente-cinquième matin de sa quatre-vingt-dix-huitième traversée, une brume épaisse noyait le ressac dans un écho ouaté. Le cap était maintenu à l'unique symbiose douée d'une compréhension mutuelle entre le voilier et la mer. Le ciel plombé qui circonvenait la mer d'une cloche noirâtre l'enfermait dans un chenal oppressant qui le guidait vers le domaine d'Éole. Plus les nœuds se faisaient engloutir par la frénésie soudaine des éléments, plus il était entraîné vers des tourbillons d'embruns happés par l'Olympe assoiffé. Dès qu'il franchît le pourpris de l'enclave régie par le courroux divin, des torrents déchaînés animés par l'œil pourfendu par sa houache d'un cyclone forcené succéda immédiatement à la brume. Les dissonances annoncèrent l'orage. La fouge des lames hissa les voiles. Les déferlantes broyèrent les mâts. La nappe d'écume acérée dépeçait la carène bordage par bordage. Les notes filaient à l'image de l'huile déversée dans les flots dans le but

de tempérer la puissance des lames mais rien n'y fit. Charybde profita de son passé torturé, seul bémol de son ossature pour engloutir cette amertume bouillonnante. L'ensemble du gréement s'en trouvât syncopé.

Propulsés hors de l'enclave après avoir été dévorés, ses éclats parèrent la plus calme des eaux de paillettes squameuses, stigmates d'un être couvert d'opprobres par ce qu'il estimait du plus profond de lui-même. Les silences marquèrent les secondes de désolation qui suivirent. Anéanti, le cœur charmé par les mânes qui se découvraient à lui, ses membres épousaient à leur gré les lignes de crête des vaguelettes domptées par un courant contraire à ses ambitions. Seul un des flancs de la proue arrimé à son ultime espérance avait enfourché une lame pour se laisser entraîner sur des flots échevelés avides de découvertes. Son étoile octroya qu'il continuât sans encombres jusqu'aux côtes Baltiques où il s'échoua en douceur contre un rocher conciliant.

Il désespérait de voir son aventure terminer et passa un ronde à se morfondre. Les croches l'abandonnaient aux caprices nasillards des mouettes tournoyant haut dans le ciel d'hiver et les reprises l'empêchaient de prétendre à un avenir nitescent. Seul sur les rochers, il voyait l'horizon sombrer à l'image du Graal de son existence et interprétait les couleurs arlequines du ciel comme l'éventail de ses douleurs nées d'avoir été englouti.

Pourtant, au crépuscule du quatrième temps, son galbe ennobli par la chaleur rougeoyante du soleil couchant allait bientôt être magnifié par des mains passionnées. Extrait des eaux saumâtres de l'ensemble rocailleux par deux paumes affables, un nouvel opus naquit.

En moins d'une mesure, il vit ce qui fut une proue transformée en une remarquable queue de piano. Sa tessiture reflétait l'étendue de ses émois, son éclat sa stature, ses touches l'unissaient aux éléments. Quelques phrases plus tard, il jouait ses premières notes au ton si particulier, le ton d'un chaos maritime. Il se produisit bientôt dans les plus belles salles, sous des doigts des plus délicats. Une plaque avait été gravée sur le pupitre en référence à Heinrich Engelhard Steinweg, son créateur. Il composa avec son âme et les symphonies qu'on lui demandait d'interpréter jusqu'à ce que son insigne fût recouvert de poussière, en 1851.

Dès lors, son créateur parti conquérir l'outre - Atlantique, il resta portées après portées recouvert d'une pellicule grisâtre dans une pièce coupée du monde, abattu. Mais il n'était pas le seul ainsi. Loin derrière le large, le dernièrement nommé Steinway se mourait de remords d'avoir abandonné celui qui l'avait accompli.

Ainsi entreprit-il la traversée que le cogge avait sillonnée tant de fois pour retrouver ce qu'il était devenu. Il revint sur les lieux de sa première œuvre au bout de quelques phrases hasardeuses et pénétra dans l'antre recluse. Dès qu'il découvrit de la poussière le clavier en jachère, des notes de soulagement réciproque jaillirent. Ces effusions laissèrent rapidement place à une volupté conjointe tant la connivence était forte. Encore quelques temps et l'advenu des eaux faisait face au large en compagnie du facteur de sa renaissance, imbu de déférence envers les immensités océanes. D'un geste allègre en direction du zénith maritime, il se vit proposer une ultime traversée afin de jodler en toute quiétude, bercé par des yeux paternes sur un sol si souvent brigué. Entraîné dans un tourbillon d'anicroches, il était tiraillé entre l'appréhension et l'espoir d'une allégresse éternelle. Il ne lui fallut pourtant que quelques rondes d'admiration des étendues abyssales pour être pris aux cordes. Perclus par l'effroi d'une seconde descente aux abîmes, il ne pût jamais retraverser l'Atlantique. Il scrutait le lointain une perle de mélancolie au vent, comme s'il guidait son facteur sur le domaine ondoyant de l'éternité.

À l'aplomb de la falaise, encore seul sur la lande rase, son périple terminait chaque aurore tel un requiem psalmodique, point d'orgue d'une existence anéantie.